

GenERe (éd.) – *Épistémologies du genre. Croisement des disciplines, intersections des rapports de domination*, 2018, Lyon, ENS Editions, 248 p.

L'ouvrage *Épistémologies du genre. Croisement des disciplines, intersections des rapports de domination* (2018), est d'abord marqué par un contexte de publication spécifique : issu d'un colloque organisé en 2015, il est également le résultat de quatre ans de réflexions au sein du laboratoire junior GenERe, « Genre : épistémologie & recherches », créé en 2014 à l'ENS de Lyon. La double particularité de ce laboratoire junior est de mettre en avant des jeunes chercheurs et chercheuses travaillant sur le genre, de manière pluridisciplinaire, deux forces que l'on retrouve dans l'ouvrage. Mais ce dernier est aussi marqué par un contexte scientifique et politique particulier. D'une part, le concept de genre s'est définitivement imposé en France dans les études de genre, bien que des critiques demeurent attachées au terme. L'histoire du passage à cette terminologie a été faite, il s'agit donc moins d'y revenir que d'interroger sa réception et surtout l'état des lieux des études de genre discipline par discipline aujourd'hui. D'autre part, le contexte politique ne saurait être oublié : c'est celui d'une gigantesque remise en cause à l'échelle sociale de la scientificité même de l'approche en termes de genre, ce qui rend d'autant plus urgent d'y répondre. Il s'agit donc d'interroger les épistémologies du genre, au travers de quatorze contributions, issues de différentes disciplines, mais s'essayant également à croiser les différents rapports sociaux de domination, dans une démarche intersectionnelle (Crenshaw 2012).

Dans la première partie, « Pluralité et croisement des disciplines », la question épistémologique se pose alors à trois niveaux. Tout d'abord, qu'est-ce que le genre ? Il s'agit de revenir sur le concept même de « genre », qui n'est ni un thème commun préexistant aux différentes disciplines, ni un simple outil. Ce qui entraîne un deuxième niveau d'interrogation : qu'est-ce que le genre fait aux disciplines qui l'utilisent ? Quelles sont les propriétés communes d'une démarche de production des savoirs en termes de genre ? Ou dit autrement : y-a-t-il une méthodologie du genre ? Enfin, un troisième volet d'interrogations porte sur la signification même des recherches sur le genre : est-ce faire de la science, de la théorie ? Quel type de connaissances est produit ?

Par le détour de six disciplines (l'histoire, la littérature, les staps, les sciences de l'information et de la communication, la linguistique et la philosophie), l'ouvrage tente de répondre à ces questions, en dressant les particularités de chaque discipline mais aussi les points qui les font se rejoindre. Le genre n'est ni un objet à saisir, ni une variable ou un outil, mais pratiquement une méthode en soi : il pousse à interroger les disciplines dont il est issu, leurs méthodes dominantes, et leurs démarches, car le genre implique toujours d'interroger son propre positionnement dans la production des savoirs. Comme le souligne Marie-Anne Paveau, le genre reconfigure les disciplines qui l'utilisent, ce que mettent en pratique par exemple Michelle Zancarini-Fournel et Christine Planté, en montrant chacune combien l'histoire et la littérature ont été transformées par le genre. En outre, le genre permet de penser le lien entre sciences humaines et théories, en conservant toujours une importante ambition théorique. Cette démarche commune se retrouve au-delà des disciplines, et constitue une forme d'unité des études de genre, par le biais de références partagées, de filiations théoriques qui dépassent les frontières disciplinaires, et de principes épistémologiques communs. C'est pourquoi, une démarche en terme de genre ne peut être qu'interdisciplinaire.

Dans la deuxième partie, « Multiplicité et intersection des rapports de domination », l'enjeu épistémologique se pose dans le rapport du genre aux autres rapports sociaux de domination. Il

s'agit de penser le genre comme d'emblée intersectionnel. Cette démarche va notamment à contre-courant d'un certain effacement dans les études universitaires françaises de la domination ethno-raciale. Ainsi, Clémence Perronnet, dans son étude d'un projet éducatif sur l'égalité filles-garçons en sciences, montre combien les « lunettes » du genre peuvent finir par devenir des « œillères » quand elles masquent les rapports sociaux de race et de classe. Mais la force du genre réside précisément dans sa capacité à intégrer cette critique et à se renouveler constamment. Les apports d'une démarche intersectionnelle sont illustrés là aussi dans de nombreuses disciplines (géographie, sociologie, psychologie sociale, littérature et histoire).

L'ouvrage, en confrontant le genre, par le biais de la problématique des épistémologies, à différentes disciplines et à différents rapports de domination, aurait pu tomber dans deux écueils : celui de trop éclater le propos ou au contraire de l'unifier abusivement. Il parvient à les éviter grâce au travail critique important d'introduction et de conclusion, mais aussi parce que la première partie fonctionne vraiment bien en conservant une surprenante unité de démarche malgré les disciplines très différentes envisagées. Le lien entre la première et la deuxième partie est réussi grâce à Mélusine Dumarchat, qui tout en revenant sur la réception du genre et de l'intersectionnalité en géographie, propose un retour théorique et historique sur l'intersectionnalité. En ce sens, l'ouvrage est à la hauteur de la promesse contenue dans son introduction, d'envisager le genre comme « carrefour ».

En revanche, la deuxième partie est légèrement plus éclatée que la première, dans la mesure où la variété des thèmes redouble cette fois-ci la variété des disciplines, même si la question méthodologique est toujours abordée. Peut-être aurait-il fallu recentrer uniquement cette partie sur la méthode intersectionnelle. De la même façon, on regrette que l'ouvrage n'ait à aucun moment défini le terme d'« épistémologie(s) », quitte à le redéfinir à la fin du parcours de réflexion collective, car même si le but de l'ouvrage est en partie d'interroger ce terme, il prend des sens différents en fonction des contextes : il oscille ainsi entre théorie de la connaissance, interrogation sur la production des savoirs et question de méthode. L'ouvrage aurait sans doute gagné à faire résonner ces différentes acceptions. Enfin, on peut regretter que la sociologie soit surtout mobilisée comme une mise en pratique de la notion d'intersectionnalité, alors que les problématiques liées à la réception du genre par la discipline, ainsi que les questionnements méthodologiques qu'elle a engendrés y sont nombreux.

Malgré cela, l'ouvrage n'en demeure pas moins passionnant. La première et non la moindre de ses forces est sans doute qu'il s'agit d'un ouvrage qui n'a pas peur de s'affronter à la théorie, comme le souligne Christine Détrez dans sa préface. On y trouve une volonté trop souvent délaissée dans certaines disciplines de construire une réflexion globale à un niveau théorique, tout en repartant de cas particuliers. Sa deuxième force est de fournir une sorte d'instantané des études de genre en France, en faisant intervenir tout aussi bien des spécialistes de leur discipline respective, que des jeunes chercheurs et chercheuses, ce qui permet à la fois de retracer globalement l'histoire des études de genre en France et les nouvelles dynamiques qui y font jour. Cette cartographie scientifique répond particulièrement bien à une volonté de cartographie des dominations. Enfin, sa dernière force est sans aucun doute de mettre au cœur des interrogations scientifiques une actualité sociale et politique. Au fil de la lecture, on sent que le genre connaît une période où il est tout autant reconnu, que remis en question. La crainte de la perte de sa force politique est également présente. Le parti pris de cet ouvrage est de vouloir transformer cette remise en question en force, en

interrogeant sans cesse le genre. Ce sont les mots qui finalement concluent l'ouvrage : toute épistémologie du genre ne peut être qu'une épistémologie de combat.

Aurore Koechlin

Cetcopra, Paris 1